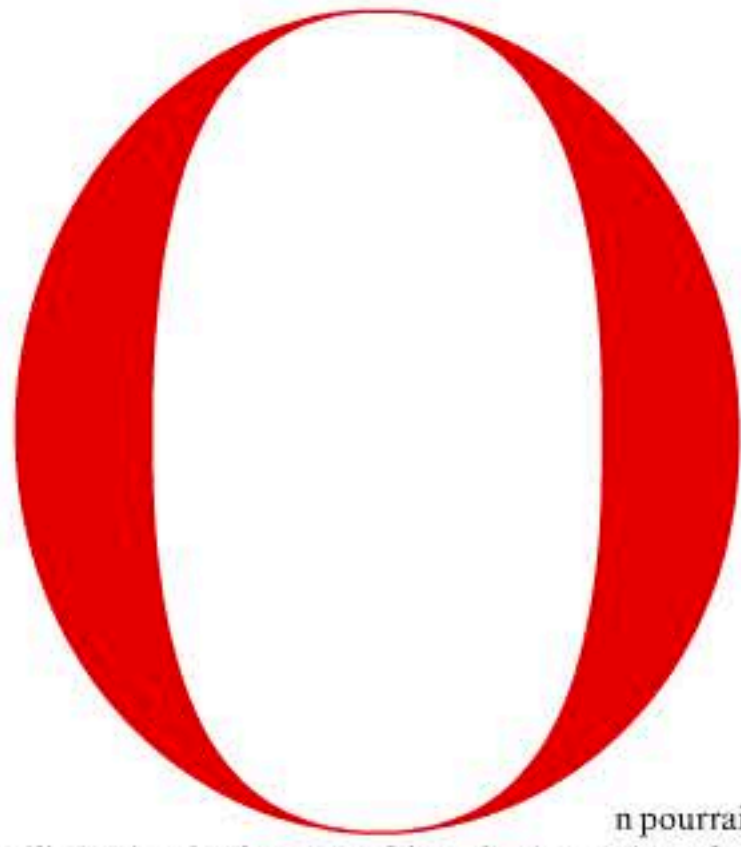


BACK TO BLACK

Et si les États-Unis redécouvraient enfin Pierre Soulages ? Dans les années 1950, le peintre du noir y était considéré comme une valeur montante au côté de Rothko, et même Rockefeller collectionnait ses toiles. MARION VIGNAL raconte l'ultime défi d'un artiste majeur.

NOIR EST
SA COULEUR
Pierre Soulages dans
son atelier parisien,
pour *Vanity Fair*,
en février 2014.



n pourrait croire qu'il n'a plus rien à prouver. Pierre Soulages, s'appête à inaugurer, fin mai, son propre musée dans sa ville natale de Rodez. Sa rétrospective à Beaubourg, en 2009, a attiré 500 000 visiteurs, une jolie performance pour un artiste vivant. Dans une carrière exclusivement vouée au noir demeure pourtant un point qui ne l'est pas moins : la reconnaissance de l'Amérique. L'ultime Graal à conquérir pour Soulages, 94 ans, qui y connut pourtant, dans les années 1950, ses premiers succès avant d'y sombrer dans l'oubli. Les galeristes Dominique Lévy et Emmanuel Perrotin le savent bien, qui ont su convaincre l'artiste de revenir exposer, dans leur QG new-yorkais flambant neuf, ses célèbres « outrenoirs » : les tableaux monochromes qu'il réalise depuis trente-cinq ans à partir de plusieurs couches de peintures noires, raclées, brossées ou striées de façon à faire surgir des nuances de lumière. Des œuvres très prisées en Europe, mais qui, aux États-Unis n'affolent ni les collectionneurs ni les institutions. Revenir à New York, c'est donc, pour le patriarche, remettre en jeu sa peinture et son statut de star de l'abstraction. La dernière fois qu'il a traversé l'Atlantique ? « La date, avoue Soulages, se perd dans la nuit de ma longue biographie. »

SUCCÈS NEW-YORKAIS

En novembre 1957, Pierre Soulages a 38 ans. Sa quatrième exposition solo s'ouvre à la Kootz Gallery sur Madison, à New York. Cela fait déjà trois ans que le marchand Samuel Kootz le représente, mais c'est la première fois que le Français traverse l'Atlantique. Sa femme Colette au bras, il découvre les gratte-ciel vertigineux de Manhattan et la puissance « de l'espace créé par le son très particulier des klaxons ». Tout va bien pour lui. Au Ritz, à Paris, il vient de recevoir le prix Windsor, avec le peintre américain

William Morris. À New York, ses toiles abstraites font un carton auprès des collectionneurs (dont Nelson Rockefeller) comme des musées (MoMA et Guggenheim compris). Le succès lui sourit. C'est aussi cet hiver-là que l'Aveyronnais baraqué rencontre, en chair et en os, la communauté des artistes locaux. Sam Hunter, historien d'art et conservateur, va les lui présenter en organisant, chez lui, une soirée en son honneur.

Aujourd'hui, dans son atelier lumineux du V^e arrondissement de Paris, au milieu d'une multitude de tableaux posés au sol, Soulages se rappelle, comme si c'était hier, cet épisode-clé. Et savoure encore l'anecdote : « Il y avait là environ une quinzaine de peintres, dont Rothko que je voyais pour la première fois. Enfoncé dans un fauteuil, il m'a lancé en me défiant du regard : "Je connais l'Europe, vos musées. Chez vous, on voit des hommes les bras en croix, avec des clous dans les mains, des épines dans la tête, du sang qui coule, des femmes qui portent des têtes coupées sur des plateaux. L'Europe, les camps de concentration, les fours crématoires... L'Europe, quel cauchemar !" J'ai répondu calmement que, moi aussi, je connaissais ses musées, que j'étais allé d'ailleurs la veille au Metropolitan et que j'avais vu la même chose : des hommes avec des bras en croix, des femmes qui portaient des têtes coupées sur des plateaux... Et puis, j'ai ajouté, perfide : "Évidemment, je n'ai pas encore vu les musées indiens !" Alors Rothko s'est extrait de son fauteuil et est venu vers moi : "Tu viens chez moi demain pour le lunch !" »

Il en fallait plus pour déstabiliser l'ancien rugbyman – troisième-ligne centre de Rodez, 1,90m. Les deux hommes

« L'idée n'est pas de reconquérir l'Amérique, mais d'y être À NOUVEAU PRÉSENT. »

Pierre Encrevé
(spécialiste de l'œuvre de Soulages)

ne se sont ensuite jamais perdus de vue. En bon camarade, Rothko organisait à chacun de ses passages à New York une party en l'honneur du Français, qui faisait de même quand l'Américain venait à Paris en invitant pour lui une foule de gens dans son atelier, même si ce n'était pas dans les habitudes de ce provincial peu enclin aux mondanités. Mais il devait bien ça à son aîné de 20 ans, qui l'avait pour ainsi dire adopté en terre inconnue. En lui tenant tête, Soulages avait non seulement obtenu son respect, mais montré qu'il n'avait peur de rien, ni de personne. Radical, confiant dans ses choix et dans son art, le fils d'artisans – que rien ne prédestinait à devenir peintre –, l'a toujours été. « Je n'ai jamais douté de mes goûts, dit-il. Ce dont j'ai douté, en revanche, c'est de pouvoir vivre de ma peinture et d'être reconnu. Aujourd'hui, je suis plutôt tranquille, mais cela m'a longtemps habité. » Soulages semble pourtant ne pas en avoir tout à fait fini avec cette question. Car ni l'homme ni son entourage ne cachent que

cette exposition new-yorkaise, après plus de trente ans d'absence sur la scène américaine, s'accompagne d'un autre défi : tenter de décrocher son nom en haut de l'affiche d'un grand musée de la ville. L'idée ne vient pas de lui, mais du tandem de choc formé par les deux loups vedettes du marché, la Suisse Dominique Lévy, considérée comme l'une des meilleures galeristes de New York, et le Parisien branché Emmanuel Perrotin. Dans l'imposant bâtiment en briques rouges qu'il partage depuis septembre sur Madison Avenue, le duo ambitieux s'est donné pour mission de remettre en selle les grandes figures de l'art européen de l'après-guerre. Les deux quadras sont aussi différents que complémentaires. Elle, uptown girl, fille de collectionneurs, fine historienne d'art et impitoyable femme d'affaires, est aussi discrète qu'Emmanuel Perrotin est paillettes. L'autodidacte instinctif vient de fêter ses 25 ans de galeriste intrépide au Tripostal de Lille, au milieu de ses « trophées » (voir « Le gang » de Vanity Fair janvier 2014) : Damien Hirst (dont il organisa la première exposition en France dans son appartement), Takashi Murakami (qu'il découvrit au Japon avant tout le monde), Jean-Michel Othoniel, Sophie Calle, Maurizio Cattelan...

LES FOUDES DU GRAND CLEM

Soulages occupe en ce mois de mai, après Germaine Richier en mars, les trois niveaux des deux galeries de Lévy et Perrotin. Tout en haut, Dominique Lévy a tenu à retracer la période américaine du peintre, tandis que les deux étages inférieurs sont entièrement consacrés à ses toiles récentes. Autrement dit, les grands outrenoirs qu'il peint depuis le milieu des années 1970. Or, pour le moment du moins, les collectionneurs n'ont d'yeux que pour ses premières œuvres, achetées au prix fort : le record est détenu par une toile de 1961 vendue par Christie's à 5 millions d'euros en 2013 (ses tableaux actuels se monnayant, eux, entre 300 000 et 900 000 euros). La plupart des Américains ne connaissent (ou ne s'intéressent) pas aux outrenoirs. À partir du moment où son marchand new-yorkais Sam Kootz a fermé sa galerie en 1967, l'œuvre de Soulages est peu à peu sortie du circuit. Ses acheteurs, qui jusque-là étaient pour moitié américains, sont devenus presque tous européens. « Depuis, il ne s'est pour ainsi dire rien passé autour de Soulages aux États-Unis », reconnaît Dominique Lévy. Le défi est donc de taille.

Si Perrotin n'est pas peu fier d'ajouter ce célèbre nom à son éclectique cheptel d'artistes (c'est finalement la première fois de sa carrière qu'il travaille avec un peintre vivant à un tel niveau de notoriété), il sait aussi qu'il n'a pas droit à l'erreur. Depuis déjà plusieurs mois, il tisse son réseau dans tout New York, notamment auprès des collectionneurs les plus puissants. Ceux qui font partie

THE MUSEUM OF MODERN ART
NEW YORK 19

11 WEST 53rd STREET
TELEPHONE, CIRCLE 5-8900
CABLES, MODERNART, NEW-YORK

19 July 1955

Dear Mr Soulages
May I confirm Mr
Nelson Rockefeller's decision to purchase
the large painting which he selected
in your studio July 15. The
price agreed upon was 65,000 Fr.
The emballage will be Maison Robine
and payment will be made in full
upon receipt of the painting in canvas
May I thank you and your
wife for your hospitality? We all
very much enjoyed our visit!
With very kind regards to
M. Pierre Soulages
sincerely
Alfred Barr
Chase Bank
41 rue Cambon
Paris 8^e

ADJUGÉ VENDU
Lettre du banquier de Nelson
Rockefeller adressée à
Soulages, en 1955, confirmant
l'achat d'un tableau pour
650 000 francs.

des conseils d'administration des grands musées. Et qui décident donc de qui est exposé ou pas. « On ne peut être sûr de rien, avoue Perrotin. Mais le fait qu'il y ait eu une vraie absence va permettre une vraie redécouverte. Nous allons tout faire pour créer l'excitation. » Pierre Encrevé, auteur du catalogue raisonné de Soulages et commissaire, avec Alfred Pacquement, de la rétrospective de Beaubourg – qu'ils ont cherchée à exporter à New York sans succès –, souligne que « l'idée n'est pas de reconquérir l'Amérique, mais d'y être à nouveau présent. Pierre est bien conscient que le monde de l'art a beaucoup évolué, mais il est important de montrer aux Américains ce qu'il peint depuis 1979. Avec Ellsworth Kelly, peintre et sculpteur américain du courant minimaliste, il est le dernier peintre abstrait de sa génération à être toujours en activité. »

Pour Soulages, la boucle serait ainsi bouclée. Mais personne ne peut garantir le succès de l'opération tant le MoMA et le Met sont des forteresses jugées quasi imprenables pour des artistes non américains. Et plus encore s'ils sont vivants. « Mais cette reconnaissance institutionnelle est moins importante pour



→ Soulages que pour ses proches, comme Pierre Encrevé ou sa femme Colette », tempère Dominique Lévy. L'artiste en serait certes flatté, mais n'en fait pas une affaire d'État. « D'ailleurs, je n'irai à New York que si ma santé le permet, explique-t-il. Je n'ai pas envie de me tuer pour une expo, je préfère garder mes forces pour peindre. » Regarder l'avenir plutôt que le passé, telle a toujours été la force de Soulages. En revenant avec de nouvelles

toiles sur cette terre sainte de l'art moderne, l'artiste s'oblige pourtant à jeter un œil dans le rétroviseur. Le voilà de nouveau confronté à ses pairs américains et à la critique locale, plutôt coriace. Soulages le sait pour avoir déjà subi les foudres du grand Clem' (le critique d'art Clément Greenberg, théoricien de l'expressionnisme abstrait) qui lui reprochait, dans les années 1960, le manque de violence et de vitesse de sa peinture. Ce retour

VALÉRIE GASTON

oblige aussi l'artiste à relire sa trajectoire. Que s'est-il passé pour qu'à partir du début des années 1970, on cesse de s'intéresser à son travail outre-Atlantique, alors qu'il y était porté aux nues à ses débuts ? Le fait qu'il soit français l'a-t-il réellement handicapé, comme le prétend sa garde rapprochée ? La fermeture de sa galerie new-yorkaise, en 1967, suffit-elle à expliquer sa sortie du circuit marchand ou bien le Français s'est-il simplement

installé dans le confort d'une Europe qui l'acclamait ? Sa peinture, elle-même, est peut-être en cause. Ainsi que sa personnalité austère, pas forcément du goût des Américains.

FAIRE JAILLIR LA LUMIÈRE DE L'OBSCURITÉ

Benoît Decron, directeur du musée Soulages à Rodez, reconnaît que l'artiste est « un Aveyronnais parfaitement organisé qui n'a rien laissé de côté et a toujours contrôlé son œuvre ». Comme sa vie du reste, sans vagues. Soulages le revendique même : « Je n'ai jamais fréquenté les cocktails parisiens, ni les grandes soirées. Au bistrot, on ne m'y a pas vu. Sauf l'été, au mois d'août, à l'époque où j'avais mon atelier rue Schœlcher, on se retrouvait avec Giacometti, le soir, à Montparnasse. Nous étions les deux seuls à rester à Paris pendant que tout le monde partait à Saint-Tropez. J'adorais l'ambiance de la ville déserte. » Soulages ou l'antithèse de l'artiste maudit. Solitaire, concentré sur son art, l'homme n'aime ni les voyages ni les excès. Sa femme, qu'il a épousée à 22 ans, l'accompagne partout où il va. Mais le plus clair de son temps, il le passe dans son antre. Un vaste atelier où le Ruthé-

*« Enfant, on m'offrait
des couleurs, mais
JE PRÉFÉRAIS
L'ENCRIER. »*

nois, dur au labeur, retrouve ses outils – les brosses, truelles et autres racloirs qu'il s'est lui-même confectionnés – pour s'atteler chaque jour à son ouvrage avec le perfectionnisme d'un artisan. Gageons que cette image d'ermite n'a pas dû jouer en faveur de son rayonnement international. « Pourquoi lui, qui avait si bien été acheté et représenté aux États-Unis, n'a-t-il pas eu la stabilité d'un Dubuffet ou même la notoriété d'un Nicolas de Staël ? » s'interroge Harry Cooper, conservateur du département art moderne à la National Gallery of Art de Washington. C'est sans aucun doute lié à sa personnalité, à sa communication et à son relais marchand. Une autre explication, très simple, est qu'il n'a toujours peint que du noir. »

« Enfant, pour moi, la neige c'était tout, explique Soulages. Or, le noir faisait ressortir la blancheur. Prenez une couleur sombre et placez du noir à côté, elle s'éclaire. On m'offrait des couleurs, mais je préférerais l'encrier. C'est la puissance du noir qui m'intéressait. C'est une couleur violente, active, frappante qui n'a rien à voir avec le deuil. » Encres, goudrons, brous de noix, gouaches, huiles, Soulages a utilisé toutes les matières pour faire jaillir la lumière de cette obscurité. Ainsi pourrait se résumer sa quête perpétuelle. La quête d'un peintre profondément sensoriel qui a toujours refusé de mystifier son œuvre. Il y a pourtant indéniablement du sacré dans son art. Sinon, pourquoi seraient-ils si nombreux à lui écrire qu'ils ont pleuré face à ses vitraux ou à ses tableaux dans un musée ? « Si une de mes toiles permet à celui qui la regarde d'être seul en face de lui-même, c'est que j'ai gagné, résume-t-il. La peinture permet d'aller loin en soi, on n'y va pas assez. Quand on y va, on se rend souvent →



1



2

UNE VIE D'ABSTRACTION

(1) Le peintre américain Franz Kline, devant une de ses œuvres, à New York en 1960. Cet autre obsédé du noir et de l'abstrait fut le concurrent direct de Soulages outre-Atlantique. (2) Le musée Soulages à Rodez. (3) Affiche d'une exposition de 1948, la preuve pour Soulages qu'il n'est pas un suiveur de Kline. (4) Mark Rothko, grand ami de Soulages. (5) Quelques couteaux à enduire de l'artiste. (6) L'abbaye de Sainte-Foy de Conques, en Aveyron, pour laquelle Soulages a réalisé 104 vitraux. Huit ans de travail furent nécessaires et le projet fut finalisé en 1986. (7) Le peintre devant ses toiles en 1954.



5



134 | VANITY FAIR



3

4

MAI 2014



© PHOTODISC/GETTY IMAGES, INCEP/HEVALUT/ART, SHARON GRANGER, MAURICE SUZETTE/ART, CATHY REISS, TIMOTHY PETERLIN/GETTY IMAGES, PIERRE/ART & CO/ANDRÉS

MAI 2014



7

VANITY FAIR | 135



LES INCONDITIONNELS

À gauche, Soulages en compagnie de James Johnson Sweeney (conservateur du MoMA puis du musée Guggenheim de New York), en 1970. Ci-dessus, avec sa femme Colette, à Paris.

« compte que la vie qu'on mène n'est pas celle que l'on devrait mener. La vie est quelque chose de sacré, il ne faut pas la perdre. » Voilà quatre-vingt-quatorze ans qu'il tient la sienne entre ses mains, lui qui a vu disparaître la plupart de ses amis, à commencer par Rothko qui, « comme Sénèque, raconte-t-il ému, s'est ouvert les veines dans sa baignoire ». L'homme avoue sa fierté d'avoir passé soixante-douze ans avec la même femme « sans jamais s'être menti, ni ennuyé ». Et d'être toujours en vie, « avec encore du désir ».

« Je peins de l'abstraction depuis 1947. S'il y avait eu un suiveur aux États-Unis, CE N'ÉTAIT PAS MOI. »

Un désir irréprouvable de s'atteler chaque jour à la même tâche, de repousser sans cesse les limites de son fameux noir lumière. Celui qu'il préfère appeler l'outrenoir, « comme une terre étrangère, un

autre territoire ». Une arnaque intellectuelle pour certains qui ne voient que la déclinaison infinie (et lucrative) d'un même concept. Une quête d'absolu pour ses admirateurs, bouleversés par ses traces. Le chef étoilé Cyril Lignac, un autre Aveyronnais, ne se lasse pas de « la façon dont il étire et griffe la peinture comme une pâte ». Si l'artiste continue de travailler les genoux au sol sur sa toile (Dan, son indéfectible assistant américain, ne fait que la préparer avec un fond noir par-dessus lequel il vient peindre), c'est bien parce qu'il cherche encore une réponse à cette pulsion viscérale. Et d'abord physique. Soulages, le sensuel, ne veut pas poser la question du pourquoi. « Il est comme Stravinsky qui disait que la musique ne signifiait rien, explique Encrevé. Pour lui, la peinture n'a besoin d'aucune explication, elle est chose, pas signe. Son rapport au noir et à la lumière résulte d'une expérience poétique profonde qui lui reste obscure à lui-même. » C'est ainsi qu'il garde son énergie intacte. À Sète, ville insulaire – ce n'est pas un hasard – où il s'installe tous les étés avec Colette face à un « horizon vide », son atelier est fermé comme le cloître d'une abbaye. « Les gens s'étonnent parfois que je ne travaille pas avec la vue sur la mer, mais pour peindre j'ai besoin de ne rien voir d'autre que ma peinture. Cela se passe entre moi et la toile. » Et ce ne sont pas les quelque 1 550 œuvres qu'il a créées depuis 1947, ni celles qu'il espère encore réaliser à l'aube de ses 100 ans qui vont pouvoir rompre ce lien charnel, presque indestructible.

Si, pour les Français, Soulages représente le peintre abstrait et le maître incontesté du noir, pour les Américains, cette couleur est plutôt associée à Ad Reinhardt ou à Franz Kline, mort en 1962 à l'âge de 52 ans et qui fut son grand rival. Dans les années 1950, Kline à New York et Soulages à Paris peignaient

tous deux des toiles abstraites en noir et blanc, formellement très voisines. Au point que la critique a pris le parti de Kline, accusant Soulages d'être un suiveur. Le débat a beau être clos depuis longtemps, le Français n'a toujours pas digéré. D'ailleurs, lorsqu'on évoque le sujet, il sort aussi sec la preuve de son avance sur le New-Yorkais (dont les toiles peuvent aujourd'hui atteindre jusqu'à 40 millions de dollars). Il s'agit de l'affiche de l'exposition collective de Stuttgart de 1948, qui reproduisait un de ses brous de noix. Mais pas n'importe quel exemplaire, celui qui a voyagé, de Paris à New York, dans les valises de l'artiste Hermann Cherry venu photographier Soulages dans son atelier en 1949. De retour dans la Grosse Pomme, l'Américain a punaisé l'affiche sur le mur de The Club, le point de ralliement des expressionnistes abstraits. Ces derniers auraient donc tous vu très tôt ce que le Français peignait... « Cette affiche permet de dater mon travail, explique-t-il. Je peins de l'abstraction depuis 1947, s'il y avait un suiveur, ce n'était pas moi. À cette date, Kline était encore dans une veine picassienne. D'ailleurs, à part Pollock, personne d'autre ne peignait de toiles abstraites. Rothko lui-même n'a commencé qu'en 1949. »

« LE MAGNIFIQUE AUTONOME »

Une chose est sûre : être le premier, le seul (loin de toute bande ou école : il a, d'ailleurs, après avoir réussi le concours, refusé d'entrer aux Beaux-Arts de Paris), c'est ce que l'artiste a toujours voulu. Lui, « le magnifique autonome » selon Benoît Decron, orphelin de père à cinq ans, a très vite décidé de se forger un destin. En s'échappant de Rodez, cette ville enclavée « à deux heures de rien », comme disent les locaux, où Antonin Artaud, interné, reçut sa lamentablement célèbre série d'électrochocs. Doué en dessin, il se choisit un métier ambitieux : peintre. Et pas sculpteur, même si la matière façonne son œuvre. D'ailleurs, pour la décrire, Dominique Lévy emploie les adjectifs de la sculpture : elle parle de poids, de masse, de présence. Ses « premières émotions d'art » viennent aussi des pierres : « Les statues des menhirs, l'abbatiale romane de Conques et le mur nu de la cathédrale de Rodez, voilà les trois choses qui font partie des grands horizons de mes goûts. Cela m'a enraciné », confie-t-il. À quelques kilomètres au-dessus des collines escarpées de Rodez, l'abbaye Sainte-Foy de Conques, chef-d'œuvre de l'art roman, est sans nul doute l'un des lieux-clés de la vie du peintre. C'est là qu'en 1942, il emmènera en voyage de noces sa jeune épouse Colette, la Sétoise dont il s'est épris aux Beaux-Arts de Montpellier (le couple passe une semaine dans la petite chambre d'un relais face à l'abbatiale). Au début des années 1990, l'artiste y connaîtra la célébrité avec le succès des vitraux qu'il conçut spécialement pour l'abbaye. « Quand on lui a proposé, il ne voulait pas, c'est moi qui lui ai dit : "Pierre, Conques quand même..." », raconte sa femme, 93 ans, qui a sacrifié pour lui sa carrière d'artiste. Le musée Soulages à Rodez, « c'est beaucoup à cause ou, plutôt, grâce à Conques », confie Benoît Decron. Quant au mur nu de la cathédrale qui l'a toujours fasciné, celui-ci se lit comme la page blanche où le jeune Soulages s'est senti libre d'écrire sa propre histoire. À l'encre noire. □

Exposition Pierre Soulages, galerie Perrotin / Dominique Lévy gallery, 909 Madison Avenue, New York. Jusqu'au 21 juin.
Exposition Les « Outre-noir(s) » : musées et fondations d'Europe - musée Soulages. Du 31 mai au 5 octobre.

COUP DE CHAPEAU

JILLIAN BANKS

La pudeur chic



En attendant le premier album de la chanteuse californienne à la fin de l'été, le EP London est disponible.

Elle est jolie. Et très photogénique. Jillian Banks n'a pas encore sorti son premier album, prévu pour la fin du mois d'août, mais elle a déjà fait la couverture du magazine V, a été adoubée par la scène mélomane anglaise et s'est imposée comme l'une des découvertes de 2014. Sa chanson *Waiting Game* a même été utilisée pour une publicité Victoria's Secret. Il faut dire qu'il y a quelque chose d'hypnotique dans son R'n'B minimaliste qui évoque par moments certains tubes de la vedette *nineties* Aaliyah, mais comme joués au ralenti, par un synthétiseur à très basse tension. Une beauté éthérée un peu magique qui a très vite capté l'intérêt de quelques blogs avant de s'étendre comme une traînée de poudre au cours de 2013. Si sa musique est singulière, son histoire est plutôt classique : Jillian, originaire de Los Angeles, a 15 ans quand ses parents divorcent et qu'un ami lui offre un synthé bas de gamme. La musique s'impose alors comme une incontournable catharsis. Banks admire Fiona Apple et partage avec elle une sincérité brute, un exhibitionnisme artistique qui, étrangement, va de pair avec une sorte de pudeur chic. Elle communique d'ailleurs avec ses fans sur un blog où elle poste ses chansons, quelques fac-similés de ses textes manuscrits, mais n'a ni page Facebook ni compte Twitter... Pas bégueule pour autant, elle a donné son numéro de portable en ligne il y a quelques mois. « Je n'aime pas les réseaux sociaux, mais je veux quand même que ma musique puisse créer des liens. Quel meilleur moyen que de donner mon numéro ? » expliquait-elle. À la fois ultra-contemporaine et profondément originale, Banks est « la » fille à suivre. — CLÉMENTINE GOLDSZAL